

naît comme une médaille de bronze avec une remarquable pureté de lignes.

D'un air distrait, il regardait les bûches calcinées jeter leur dernier éclat sur les profondeurs noires du dehors.

Cette attitude méditative ne me surprit pas ; je trouvais l'homme tel que je me l'étais figuré.

La conversation entre lui et notre voisin ne fut pas longue.

Deux mots, et marché conclu.

—Gadoury ! appela Baptiste Lachapelle, sur un ton qu'aurait envié le Monte-Cristo d'Alexandre Dumas, apportez ici un verre de rhum. Vous ne refuserez pas le petite goutte de l'amitié, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se retournant vers son interlocuteur.

Celui-ci — j'aime à lui rendre ce témoignage — ne se fit pas prier.

Ils trinquèrent.

—C'est votre fils ? demanda Baptiste Lachapelle en m'indiquant du doigt.

Je rougis jusqu'aux oreilles, naturellement.

—Non, monsieur, répondit notre voisin, c'est un bonhomme que sa mère m'a confié ; il pleurerait à chaudes larmes pour vous voir.

—Vraiment, mon brave ! fit le héros, en me posant la main sur la tête. Pourquoi désirais-tu me voir ?

—Pour vous entendre chanter votre chanson, répondis-je en balbutiant.

—Ma chanson ? eh bien, ma foi, je vais te la chanter en effet, mon ami. Tu me fais plaisir, assieds-toi là !

Et, pendant que les "hommes de cage", à la nouvelle que le "bourgeois" allait chanter, se rangeaient respectueusement autour de lui, Baptiste Lachapelle — avec un regard à mon adresse que je vois encore — entonnait gravement, et sur un ton pour moi inoubliable, le couplet dont j'ai cité plus haut la première moitié :

C'est Baptiste Lachapelle
Des beaux pays lointains ;
Il aimait la plus belle :
Hélas ! cruels destins !
Écoutez son histoire,
Et rappelez-vous toujours
Qu'il ne faut jamais croire
Aux serments des amours !

Cette voix d'un timbre riche et puissant, pleine d'ampleur et de portée sonore, où, par intervalles, un léger tremblement ajoutait je ne sais quelle singulière expression à la phrase musicale, m'impressionna plus que je ne saurais dire.

Les longues finales traînantes, auxquelles, de temps à autre, une note d'agrément à peine perceptible prêtait un charme d'attendrissement indéfinissable, allaient s'étendre sous les grandes falaises sombres, éveillant au loin de petits échos perdus, doux et affaiblis comme les souvenirs mélancoliques que l'aile du du temps efface ou emporte avec elle.

J'étais bien jeune alors ; je n'avais pas entendu de grands chanteurs ; je ne savais même pas ce que c'est que la poésie et la musique.

Eh bien, j'ai beau me faire ces réflexions, je ne puis parvenir à me persuader à moi-même que je n'ai pas entendu, ce soir-là, un grand poète et un grand artiste.

L'enthousiasme me tenait réellement aux cheveux, lorsque le chanteur reprit :

Adieu, mère ! adieu, père !
Adieu, tous mes amis !
Je suis au désespoir,
De quitter mon pays.
Destinée importune,
C'est ainsi qu'il nous faut
Aller chercher fortune
Dans les pays d'en haut !

Il va sans dire que je n'ai pu retenir toute la chanson, qui était longue.

Le sens, ou plutôt les phases du récit seules — car c'était un récit — me sont restés à la mémoire.

Les adieux de Baptiste Lachapelle à sa bien-aimée avaient été touchants.

Elle lui avait juré éternelle fidélité :

Adieu, mon ami tendre !
Adieu, mon tendre amour !
Je jure de t'attendre
D'ici à ton retour !

Mais la douce promesse n'avait pas résisté à l'absence.

Pendant que le jeune amoureux parcourait les régions reculées du Nord-Ouest à la recherche de cette fortune qu'il rêvait pour la bien-aimée de son cœur, celle-ci, en femme pratique, avait pris le parti le plus sûr, celui d'épouser un riche marchand de son village.

A cette époque, on ne savait pas lire, encore moins écrire.

Du reste, la poste, dans les prairies sauvages surtout, paraissait à désirer.

En sorte que, le jour où, trois ans après son départ, Baptiste Lachapelle reparaisait dans son village pour déposer aux pieds de sa fiancée le fruit de ses courses et de son labeur, il tombait juste au milieu de la noce ! Le cœur brisé, il repartit le soir même.

Ce dernier couplet dit ses adieux à l'infidèle :

Adieu, cruelle amie
Qui brisas mon destin !
Je vais passer ma vie
Dans les pays lointains,
Et Baptiste Lachapelle,
Grâce à toi, pour toujours,
Vivra dans la tristesse,
Sans joie et sans amours !

Songez que cet homme ne savait pas lire !

Où avait-il pris cette flamme poétique, cette profondeur de sentiment, cette intuition de l'idéal, cet instinct du beau artistique qui suintent dans ces couplets informes, et plus encore dans l'air que son étonnant talent musical leur avait adapté ?

Qui le dira ?

Quoi qu'il en soit, le souvenir de cet homme étrange m'a trotté dans la tête toute ma vie.

Bourgeois

P.S. — Depuis que ceci est écrit, j'ai appris des détails plus positifs sur le compte de ce Baptiste Lachapelle. Il est né à Saint-Jacques de l'Achigan, paraît-il, et son véritable nom était Baptiste Bourgeois. La mère ayant épousé en secondes nocces un nommé Lachapelle, l'enfant du premier lit fut surnommé Baptiste à Lachapelle.

Après ses voyages dans le Nord-Ouest, il alla s'établir dans la Nouvelle-Ecosse, le pays originaire de son père, qui était acadien. Il en revint aveugle, et fut recueilli par une de ses sœurs qui vit encore, et chez qui il est mort, il y a quinze à vingt ans. — L. F.

LES DÉLÉGUÉS

A LA CONVENTION DE L'ALLIANCE NATIONALE
(Voir gravure)

L'Alliance Nationale ! presque la plus jeune et presque la plus puissante de nos sociétés de bienfaisance canadiennes-françaises.

Fondée en 1892, incorporée en 1893, cette société d'avenir, innovant constamment et sûrement dans le domaine de la mutualité, s'est acquis le respect de ses adversaires et l'admiration du public.

La photographie de notre jeune artiste, M. J.-R. Poirier, de Sainte-Cunégonde, que nous publions aujourd'hui, représente un groupe important des délégués qui ont assisté à sa dernière convention biennale, les 15, 16 et 17 août dernier.

Venus de toutes les parties de la province, ces délégués se réunissaient pour se rendre compte des travaux accomplis par l'Exécutif durant les deux dernières années, et aussi pour lui donner de nouveaux moyens de poursuivre le développement de leur société, si cela était possible. Ils se sont acquittés de leur tâche à la satisfaction de tous, si nous en croyons les rapports, et il est probable que les lois adoptées par les membres de cette convention vont ouvrir à l'Alliance Nationale

une nouvelle ère de prospérité égale, sinon supérieure, à celle qui l'a précédée.

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui est toujours heureux des succès remportés par nos institutions nationales, profite de l'occasion pour la féliciter de ses succès passés et pour lui souhaiter une longue et brillante carrière.

E.-Z. M.

HISTOIRE NATURELLE

LE MENURA OU QUEUE EN LYRE

Le menura ou queue en lyre, représenté dans la gravure ci-dessous, est un oiseau d'espèce très remarquable, natif de la Nouvelle-Hollande, seul pays où on le trouve. C'est, pour bien dire, la seule espèce du genre. Il appartient, d'après Cuvier, à la famille dentirostrale du grand ordre des *Passères*. Il a certaines ressemblances avec la volaille, grâce à son plumage, ses ailes courtes et arrondies ; mais ces ressemblances sont légères et on le classe plutôt parmi les oiseaux.

On le considère comme le plus bel oiseau de la Nouvelle-Hollande, où les colons l'appellent le faisan des bois. De fait, c'est dans les bois qu'il passe la plus grande partie de sa vie, et il n'en sort, pour ainsi dire, et ne descend des arbres que pour venir demander au sol sa nourriture.

C'est de bonne heure, le matin, que ces oiseaux viennent manger et les mâles semblent avoir un peu les allures des coqs maraudeurs, mais tout fait croire d'un autre côté, qu'ils ne sont point polygames et ne recherchent nullement les aventures galantes.



On rencontre plus particulièrement les menuras dans les endroits élevés, où le sol est plus sec et couvert d'arbustes ou de broussailles.

Comme nous l'avons dit, il n'y en a qu'une espèce : *Menura lyrata*, de la grosseur à peu près du faisan, quoique pas aussi élégant. Il est, on pourrait dire d'un brun grisâtre, parfois rougeâtre ; son apparence générale est néanmoins frappante, mais ce qui attire le plus le regard, c'est la queue du mâle. Elle se compose de seize plumes, dont douze, six de chaque côté sont excessivement sveltes. Les deux plumes du milieu ont les barbes extérieures fournies et droites et les barbes intérieures bien clairsemées. Les deux plumes extérieures sont recourbées comme les branches d'une lyre. Quand l'oiseau se tient la queue élevée, elle ressemble, en effet, à cet instrument, les deux plumes du dehors représentant la charpente de la lyre et les autres, les cordes. C'est sans doute à cause de cela qu'on a appelé l'oiseau queue en lyre.

C'est un oiseau aux habitudes très pacifiques.

Bonaparte était mort. Et du siècle de fer, était né le siècle d'argent. Avec 1800 commença le règne de la toute puissance de l'argent. — J. MICHELET.